

Chaque jour,  
avant chaque répétition en studio,  
Philippe Grandrieux,  
metteur en scène de *Tristan et Isolde*,  
a tenu à partager avec les chanteurs  
des notes relatives au travail  
qu'il voulait mettre en place  
avec eux. Ces notes ont été écrites  
chaque jour au fil des répétitions.

# Cahier de répétitions

Philippe Grandrieux  
*Tristan et Isolde*



## I - Vendredi 17 mai 2024

Reprise.

Intensifier le désir original, celui qui a décidé de la mise en scène :  
des images, des corps.

Un rêve.

Rien ne tient, rien n'a de sens, tout se défait, mais le corps se tient  
face à nous dans son opacité, dans l'obscurité qui l'occupe.

Reprendre la mise en scène, d'un autre geste, venu plus intimement du corps,  
de sa douleur, de son plaisir.

Très peu de temps de répétition. Aller vite. Par la vitesse atteindre  
une sorte de mouvement arraché, un geste maladroit, comme inachevé.

Conduire les répétitions dans cette vitesse d'exécution.

Clairement, Tristan se situe entre la volonté de Schopenhauer et la pulsion  
de Freud.

Ce sont des forces ; forces psychiques (catégorie de l'Éthique), force de la musique.

Il s'agit d'être soutenu par ces forces. Donc pas de psychologie qui viendrait  
expliquer tel ou tel événement de la dramaturgie, mais l'agissement des forces  
en jeu qui animent les corps.

Espace nocturne. Somnambule.

Mains devant soi.

Mains sur le visage.

Fermer les yeux. Chanter les yeux clos.

Puis ça s'effondre.

Tomber.

Se courber.

Le corps comme soumis à des forces qui le contraignent.

« La vraie condition de l'homme est de penser  
avec ses mains. » Denis de Rougemont.

Avancer en dormant.

Les mains sur le visage, les mains hors du corps, comme séparées du corps.

Puis ça tombe.

Éprouver cette chute qui vient, comme un vertige, un éblouissement,  
une perte de conscience.

C'est la porte vers l'autre monde, l'arrière-monde, là où nous attendent

Tristan et Isolde et Brangäne et Kurwenal et le Roi Marke et les autres hommes.

On s'avance dans la musique comme on se déplace dans un rêve,

à une tout autre vitesse, dans un ralentissement de soi inespéré.



## II - Samedi 18 mai 2024

Les corps tombent, s'effondrent. Ce n'est pas une chute, mais un éblouissement, les yeux révoltés, et c'est en vous que vous tombez, dans votre matière rêvée, inatteignable, c'est-à-dire dans l'enfance, dans les étés de votre enfance, dans son soleil.

Vos corps tombent et roulent, et dans cette bascule du corps, il y a un abandon inouï, c'est dans le noir que votre corps roule, dans la nuit du corps. Ne cherchez rien d'autre que cet abandon à ce que vous ne savez pas, à ce que vous ne pouvez pas savoir mais qui se tient muet en vous et que vous dépliez maladroitement entre vos mains.

Chaque geste qui vient est intensifié, trop longtemps prolongé, parfois vous êtes surpris d'avoir une main, un bras, surpris de votre ventre, de votre bouche, de vos jambes, et vos mains fouillent le corps, s'y enfoncent, et vous avancez à tâtons, aveuglés, soumis à la seule loi de votre existence, au poids du monde.

Force du désir, de la pulsion jamais assouvie qui revient toujours, qui agite le corps, ne le laisse jamais en paix, l'ouvre au plaisir, à la jouissance, mais aussi à la souffrance, à la douleur. En chacun de vous s'affrontent des forces multiples, qui parfois menacent de vous soulever, de vous arracher à vous-même, de vous jeter au sol. Forces épileptiques, frénétiques, forces extatiques. Forces d'attractions. Forces de la gravitation. Force de nos *passions tristes*.

Il y a une instabilité fondamentale, on pourrait dire essentielle, qui est la vôtre. Vous pouvez être pris soudainement de tremblements. Vous ouvrez les mains, les refermez. Vous ne cessez de varier, d'occuper d'autres places, de modifier les perspectives affectives. Peu à peu nous entrons avec vous dans un monde furieux.



### III - Mardi 21 mai 2024

Donc le cheval. Dans *Le Roman de Tristan* de Béroul (XII<sup>e</sup> siècle), le Roi Marke porte des oreilles de cheval tout comme Midas, le roi de la mythologie grecque, porte des oreilles d'âne. Cette animalité infiltrant le corps, le modifiant par partie, est la marque d'une souveraineté plus souveraine que celle que donne le pouvoir, une souveraineté rêvée en quelque sorte par laquelle l'homme et l'animal cessent d'être partagés. Voilà qui pourrait être l'autre nom de l'inconscient, ce montage de l'animal dans l'homme. Il y a donc en chacun de vous une poussée, un devenir qui inquiète le corps.

Le Roi Marke et son corps agité, désarticulé, et sa démarche saccadée, nerveuse, son pas qui délie la jambe et la contraint au pas du cheval, ses gestes brusques de la main qui fouille l'air, lisse ses oreilles dressées, ses oreilles fantômes, et les mouvements incontrôlés de sa tête qui se tord convulsivement et roule sur ses épaules, et cette souffrance de l'amour perdu qui le courbe et fait qu'il s'abandonne à la douleur, se traîne péniblement à terre, écrasé sous la force de la pesanteur, puis se relève comme perdu, poursuivant sa marche qui ne mène nulle part maintenant que Tristan l'a trahi.

Et Kurwenal le visage effacé d'ombre, enfoui dans sa nuit, dans la nuit de son désir insensé, impossible, pour Tristan, et qui ne cesse de s'effondrer, de se relever et de tomber encore et qui traverse tout l'opéra dans cette chute et cet effort pour être debout, vacillant au milieu du monde, dans la puissance de sa voix et de son corps aussitôt pris de faiblesse, figure tragique de notre inassouvissement, de notre inaccomplissement, de notre malheur et le voici qui conduit Tristan vers Isolde comme Virgile guide Dante aux enfers, le voici les bras ouverts, éprouvant dans son dos la présence inquiète de son ami.

Et Brangäne les yeux grands ouverts, comme dilatés d'effroi par ce qu'elle pressent, s'arrachant les cheveux, le corps soufflé d'avant en arrière, entre le passé et le futur dans un présent terrifié par ce qui arrive, par l'inexorabilité de la mort à laquelle Tristan et Isolde sont condamnés, le philtre d'amour et le philtre de mort étant les mêmes, et les doigts enfoncés dans le ventre, et la main sur le cou, le visage renversé en arrière, la bouche ouverte par le cri qu'elle retient en elle, depuis toujours, le cri qui ne cesse de lui tordre la bouche, de l'agrandir, de l'augmenter, de sorte qu'elle n'est plus que cette bouche béante et ce cri interrompant la jouissance d'Isolde ou se confondant avec elle, Brangäne tourne et tourne encore prise dans la force d'attraction de son étoile. Et la voici au sol qui roule sur elle-même et s'enroule dans les vagues du plaisir qui l'emporte.



Et voici Tristan, un insecte rampe sous sa peau, il voudrait l'arracher et arracher son bras de son corps et atteindre ses os avec les dents et arracher sa main, la couper du corps, pas de bouche, pas de langue, pas de dents, pas de larynx, pas d'œsophage, pas d'estomac, pas de ventre, un corps sans organe, comme celui d'Antonin Artaud, le schizo, seulement traverser de flux, d'intensités nerveuses, affectives, de lignes de fuites (pour reprendre Deleuze), un corps bouleversé par des soulèvements, des effondrements, des saisissements, un corps occupé, qui laisse jamais en paix, mais se démultiplie, un corps enclenché dans le corps de l'autre, dévasté par le corps de l'autre, soudain comme figé, en catatonie, arrêté par dieu sait quoi, une pensée soudaine, l'écume savonneuse de l'eau, le mouvement de ses doigts, le pied de Kurwenal venu étrangement sous sa main, ou tout au contraire le voici pris d'une frénésie subite qui le précipite, le pousse à le faire trébucher, le pousse d'un bord à l'autre du monde, l'agite comme un pantin de son que l'on jette et que l'on reprend. Le voici Tristan, les yeux révoltés, comme une figure du Greco, les yeux éblouis par la lumière trop vive du sang, les yeux dans le blanc des yeux, dans la blancheur qui précède la crise, le voici emporté par le haut mal, secoué au sol d'une force à laquelle rien ne peut s'opposer, une force qui cinte le corps, l'arc épileptique.

Et voici un tout autre corps, nu. Il impose par l'énigme de sa seule présence obstinée ce à quoi tout vient buter.

#### IV - Mercredi 22 mai 2024

C'est un monde complet où s'accomplit la répétition de quelques figures, autant de formes par lesquelles s'expriment les forces souterraines qui traversent les corps, autant de motifs qui filent sous la musique. Ainsi la chute, le vacillement, le soulèvement, l'avancée, les mains sur le visage, sur le crâne, la jambe lancée, le corps courbé, les oreilles prolongées, le corps rampant, la bouche démesurément ouverte, les cheveux tirés, comme voulant être arrachés du crâne, les mains sur le ventre, enfoncées dans le ventre, fouillant le corps, le corps morcelé, les bras coupés, la main séparée du bras, le ventre ouvert, la peau tendue, trop tendue qu'elle se déchire, et sous elle une cohorte d'insectes, le cou griffé, la poitrine griffée, les avant-bras griffés, la bouche encore et les dents enfoncés dans la chair, dans le bras, arrachant la chair, les ligaments, les mains ouvertes, paumes retournées vers le ciel, le visage enfoncé dans la masse sombre de la chevelure, emporté dans l'ombre, dévoré par l'ombre, le buste courbé en arrière, incliné, la main qui veut ce que la pensée refuse, un monde complet soumis aux variations d'intensités nerveuses, affectives, au battement de la mesure, un monde clos dans la musique et les voix, tout prenant consistance devant nous, en nous, rejoignant la matière rêvée que nous portons, cette sorte de sable où le sommeil nous enfouit, où nous accédons à la conscience la plus grande de ce que nous sommes par l'oubli de nous-mêmes, où la chair et le sang et les étoiles sont une seule et même vibration, la lumière : des paquets de photons, le son : la propagation des particules, un monde infiniment vibrant, une seule et même vibration de la matière, ici dans ma main, ici dans les arbres et les fleurs et les vagues, ici dans les corps et vos voix et dans ce qui reste à jamais unis, dépassant la vitesse de la lumière, de la pensée, particules élémentaires, intrication quantique, partout, ici aux confins du monde, aux confins de l'univers, ici et là en même temps, présent et absent en même temps, mort et vivant, Isolde et Tristan, et voilà où ils vont, *Im dem wogenden Schwall, In dem tönenden Schall, In des Welt-Atems Webendem*, dissolution, *Liebestod*, mélodie infinie.

« Mon art le plus subtil et le plus profond, je voudrais l'appeler l'art de la transition. Mon chef d'œuvre dans l'art subtil de la gradation est sans doute la grande scène du deuxième acte de *Tristan et Isolde*. Le début de la scène exprime la vie débordante, en ses passions les plus véhémentes ; la fin, le désir le plus solennel, le plus profond de la mort. » Wagner

C'est un seul monde dans lequel nous nous avançons peu à peu, vous et moi, que nous laissons venir en nous, peu à peu, jour après jour, que nous répétons jour après jour.



## V - Jeudi 23 mai 2024

Et voici Isolde, elle vient de loin, d'un autre pays, au-delà des mers, trahie, comme l'a été Médée, elle vient amoureuse de l'amour, de *Dame amour*, amoureuse follement, érotomane, folle vraiment, et sur son visage apparaît un sourire de Joconde qui va s'élargissant, dévoile ses dents, un sourire carnassier, et ses yeux révulsés, comme les yeux révulsés de Tristan et de Kurwenal et de Brangäne, les yeux révulsés du Roi Marke, comme si les yeux révulsés n'étaient que l'accès à eux-mêmes, retournant le regard à l'intérieur du corps, de sorte que l'informe de la chair occupe toute la vision, un aveuglement, le rougeolement de la chair, et donc les yeux révulsés d'Isolde accompagnent son sourire et ses mains ne peuvent rien apaiser, glissant sur son cou et sur son ventre et sur ses cuisses, ne peuvent rien atteindre vraiment, rien empêcher, mais l'abandonne à une force océanique qui la soulève, l'anime et l'exténue, l'enlace, la jette dans la vague, dans son « devenir vague », dans ce mouvement de houle saisissant tout le corps, un soulèvement de tout le corps qui l'emmène à sa plus grande jouissance aussitôt suivi du plus grand désarroi, d'un effondrement nerveux, une dissolution de soi, avant que le battement de l'océan ne reprenne, assourdissant, comme une rumeur venue du fond du temps, du fond du corps, de l'intérieur du corps, et que tout recommence, la même volonté, la même force, la même pulsion, le même désir, le même plaisir, la même jouissance, cette petite mort de la jouissance qui laisse entrevoir, par une sorte de décollement de l'être, quelque chose du néant, où *ertrinken, versinken, unbewubt, höchste Lust!*

Voici le corps d'Isolde, le corps océanique d'Isolde.

## VI - Vendredi 24 mai 2024

C'est un monde rêvé, instable, incertain, tremblant, enfoncé dans une obscurité profonde, un monde aveuglé, qui pivote lentement dans l'ombre d'une menace indicible, un monde mal vu mal dit pour reprendre un très beau titre de Samuel Beckett, dans lequel les figures éprouvent leurs forces pulsionnelles qui les poussent en avant, les ébranlent, les traversent, les isolent, un monde porté par la musique et les voix, seulement la musique et les voix, où le récit, les histoires, les péripéties, se sont défaits, comme ruinés, comme fondus sous un soleil noir, un monde de pure tempo, venu depuis le battement du cœur qui est la chose première du corps avant même que tout organe ne soit formé, venu de la pulsation du sang avant la pensée, avant la lumière, ce monde entier, immédiat, saisi non pas par l'intelligence mais par l'intuition, c'est le monde de la musique qui, comme le dit Schopenhauer,

« passe à côté de nous comme un paradis familial, quoique éternellement lointain, à la fois parfaitement intelligible et tout à fait inexplicable, parce qu'elle nous révèle tous les mouvements les plus intimes de notre être, mais dépouillés de la réalité qui les déforme. »

Voilà... Plus de réalité mais notre être seul, souverainement seul, dans son inimité, dans ce qui ne peut être dit mais que la lumière lumineuse du rêve éclaire. Voilà le monde de Tristan et Isolde que je désire mettre en scène, le monde qui vient jour après jour, le monde que vous habitez, dans lequel vous avancez à tâtons, somnambules, perdus en vous-même.